

Dr IVAN CHICHMANOV
Professeur à l'Université de Sofia

L'ABÉCÉDAIRE
A L'USAGE DES MINORITÉS
BULGARES EN GRÈCE

L'ABÉCÉDAIRE

à l'usage des minorités bulgares en Grèce

L

Le public bulgare fut fort surpris il y a quelque temps par la nouvelle publiée dans les journaux qu'un manuel aurait paru à Athènes, *imprimé en caractères latins* et destiné aux minorités bulgares «slavophones» en Grèce. Quelques journaux donnèrent également des extraits de ce manuel («Abecedar») et notre presse entière n'a pas tardé à condamner avec indignation «ce document d'une tartufferie politique phénoménale» comme une «plaisanterie à l'égard des principes des minorités nationales, qui ont été proclamés si solennellement par les traités internationaux et par la Société des Nations».

Même le journal «Slovo», qui en général se distingue par un ton plus académique dans ses polémiques, n'a pu s'empêcher, dans sa juste colère, de qualifier l'apparition de cet Abécédaire de «cynisme

trionphant». «La grande œuvre des Sts Cyrille et Méthode a été surpassée, (écrivait M. Koulichev, dans ce journal du 10 octobre 1925), trois spécialistes grecs, ainsi que les qualifie un publiciste hellène ont fait une fameuse découverte. Ils ont gratifié la population bulgare de la Thrace occidentale et de la Macédoine d'une nouvelle écriture et d'un nouveau manuel pour l'instruction. Il est vrai que cette écriture-là n'est pas si nouvelle que cela — c'est l'alphabet latin qu'on a voulu adapter à une cause pas très belle et demi-barbare. Mais l'abécédaire — même fabriqué par Messieurs Papazahariou, Skagaksis et Lazarou est quelque chose de tout à fait nouveau, original et monstrueux. Ils ont si bien réussi dans leur tâche que dans ce manuel, nous autres bulgares, nous avons de la peine à reconnaître notre propre langue, soumise ici à une torture qui n'a jamais encore été marquée dans notre martyrologe... En vérité, quel besoin avait-on de faire élaborer ce fameux «Abecedar»? Etait-ce pour faire face aux obligations des clauses du traité concernant les minorités? Mais les Bulgares de la Macédoine et de la Thrace possèdent leur propre écriture, leur propre littérature et leurs propres écrivains. Le destin qui préside à l'histoire a même voulu que se soient eux justement qui aient fait présent de l'écriture à tous les autres slaves — écriture que les deux frères de Salo-

nique (Cyrille et Méthode) avaient inventée. Ces Bulgares possédaient leurs propres églises et leur propre clergé. Ils avaient aussi leurs écoles qui étaient à un niveau très enviable. Ils possédaient des livres, des journaux, des imprimeries. Toutes ces acquisitions de culture et de civilisation leur ont été enlevées par leurs nouveaux maîtres politiques. Et justement parce que les grandes puissances avaient prévu de tels abus, — les ci-nommées clauses pour la protection des minorités ont été inscrites dans les traités. Ainsi donc si la Grèce s'était inspirée du désir d'exécuter ses obligations concernant ces clauses-là, elle n'aurait eu nul besoin de faire des expériences alchimiques avec la langue de la population macédonienne, elle n'aurait eu qu'à restaurer purement et simplement les droits et les acquisitions de culture, dont jouissait cette population jusqu'à l'an 1912».

Le journal «Демократически Зговор» (Entente démocratique), dans son numéro du 10 octobre 1925, dit que l'abécédaire du ministère de l'instruction hellénique était «le premier acte d'une farce riche en éléments comiques, qui cependant ne provoque guère le rire, car toute cette question est infiniment tragique et sérieuse pour la profaner de cette façon inqualifiable. Cet abécédaire est une provocation à l'égard de la Société des Nations,

qui est appelée à veiller sur les droits des minorités. C'est un cynisme de caractère international».

Comme il fallait s'y attendre, les protestations des organes de l'émigration macédonno-bulgare furent surtout énergiques. Un journaliste plein de tempérament appelle dans l'«Oustrem» (17 oct. 1925), organe de la jeunesse macédonienne, cet abécédaire «un monument éhonté de la barbarie, de l'arrogance politique de notre siècle démocratique... une invention diabolique et répugnante de la bulgarophobie grecque, un fruit de calculs fort subtils, qui a germé dans un esprit très lucide et dans une conscience des plus troubles», etc.

Nous ne citerons pas les opinions des autres journaux qui n'avaient nulle raison d'être modérés, car ces citations suffisent pour montrer toute la colère sacrée qui s'était emparée de tous nos milieux sans distinction, aussitôt que des nouvelles plus précises arrivèrent au sujet du caractère et des tendances de cet abécédaire.



J'ai eu la chance de me procurer ce fameux «Abecedar» déjà en octobre de l'an passé et de l'étudier attentivement, de sorte que mes considérations se basent non sur des extraits communiqués par notre

presse, mais bien sur le texte complet et original.

L'«Abecedar» est sur ma table en ce moment. C'est un joli petit livre de 40 pages, in 8°, imprimé élégamment sur un excellent papier sous une belle couverture grise. Evidemment l'éditeur a voulu marquer qu'il ne lésinait pas sur la dépense, du moment qu'il s'agissait de l'instruction des minorités slavophones ! Sur cette couverture on voit en grosses lettres le mot «Abécédar» avec une assez grande image en dessous qui représente une dizaine et plus d'enfants, garçons et fillettes, portant des costumes de ville modernes et se rendant dans une grande école qu'on aperçoit au fond. Parmi eux on voit un adulte, le chapeau sur la tête — selon toute apparence, leur maître. Sous cette image on lit en caractères grecs : 'Εν Αθήναις, τόποις Π. Δ. Σακελαρίου, 1925. Et rien de plus !

Puisqu'il n'existe aucun avant-propos, on ne voit pas à qui est destiné ce manuel, ni qui en est l'auteur, ni l'éditeur. Cependant la rédaction du journal officieux «L'Union démocratique» avait annoncé qu'il s'agissait d'une édition officielle du ministère de l'instruction publique grec. Et d'après le «Slovo» ses auteurs étaient des «spécialistes» quelconques, MM. Papazahariou Skagaksis (?) et Lazarou. A mon grand regret je dois avouer que j'ignore qui sont ces messieurs, ce qui ne veut pas dire na-

turellement qu'ils ne soient des spécialistes en quelque chose.

La première page de l'abécédaire porte l'inscription „*Parva strana*“, ce qui voudrait dire probablement *première partie*, quoique le mot «strana» n'ait dans aucun dialecte bulgare cette signification-là. Cette première partie est consacrée à l'abécédaire-même. La seconde («*Ftora strana*») est un petit livre de lecture.

Je ne veux point discuter la méthode employée par les auteurs, car ici il ne s'agit pas d'une question pédagogique proprement dite. Qu'il me soit donc permis de demander en premier lieu à l'honorable ministère de l'instruction publique en Grèce quel était son but en choisissant l'alphabet latin pour ses populations «slavophones» ?

II.

Dès lors qu'il reconnaît qu'une telle population existe dans les limites actuelles de la Grèce, n'était-ce pas pour lui une obligation de garder l'écriture cyrillienne, dont se servait cette population dans toutes les écoles avant l'occupation grecque, écoles du reste prospères et nombreuses ? D'autant plus que, comme l'on sait, l'alphabet slave a été formé par les frères de Salonique, Cyrille et Méthode d'après le modèle de l'écriture grecque. Il ne reste donc d'autre supposition que seule la crainte a pu ins-

pirer au ministère de l'instruction grec l'idée baroque d'employer pour ses minorités bulgares — l'alphabet latin.

Le but qu'on poursuit est tout à fait évident: c'est celui d'enlever à cette population toute possibilité de lire les livres et journaux imprimés en Bulgarie en caractères cyrilliens. Mais le ministre grec n'a-t-il pas songé que de cette manière cette population «slave» se trouve par cela même isolée pour ainsi dire du monde entier?

Car, quel usage pourrait-elle faire de cette écriture latine?

Elle ne pourra lire non seulement le bulgare, mais non plus ni le serbe, ni le russe. Il serait ridicule d'affirmer que l'alphabet latin pourrait lui servir à lire le tchécoslovaque, le polonais et le croate! Je me demande s'il n'était pas moins absurde d'introduire dans les écoles bulgares en Thrace et en Macédoine du Sud tout simplement l'écriture grecque dont se servait cette population en quelques endroits encore jusqu'à la moitié du siècle passé?

Nous possédons en effet des livres bulgares imprimés ainsi il y a de cela 70—80 ans. On conserve également quelques manuscrits écrits de même. De cette façon les pauvres «slavophones» auraient pu profiter au moins de la littérature grecque ancienne ou moderne.

Il est donc clair que cet abécédaire n'a point pour objet de donner à la population bulgare en Grèce la possibilité de s'assimiler d'une manière quelconque la culture universelle, mais de lui enlever au contraire cette possibilité. Aussi est-il de peu d'importance d'examiner si les auteurs ont réussi à adapter l'alphabet latin aux règles phonétiques des dialectes bulgares parlés en Grèce ou non.

Il n'est nul besoin d'être un grand philologue pour s'apercevoir que leur essai est piteux et qu'il montre en tous les cas qu'on n'a nullement à faire ici à des «spécialistes», surtout à des philologues. Tout cela saute aux yeux rien qu'en examinant leur graphique inexact. Mais laissons cela de côté et passons à la langue et au texte de l'abécédaire.

La science de nos jours divise les dialectes macédoniens en deux grands groupes: celui de l'Ouest et celui du Sud-Est. Le premier s'étend à l'ouest du Vardar jusqu'à la rivière Tcherná (actuellement dans la Macédoine sous la domination serbe). L'autre comprend les régions du sud-est de la Macédoine qui s'étendent depuis les lacs de Prespa et d'Ostrovo sous la bouche de la Tcherná et va vers l'Est. De cette façon les dialectes slaves de la Grèce actuelle appartiennent presque exclusivement au groupe Sud-Est, dans lequel se classent également les parlers du Royaume Bulgare. Et

pourtant le ministère grec a pris pour base de son abécédaire un dialecte macédonien de l'Ouest: celui de Bitolia—Prilep qui n'est guère parlé que dans quelques villages en Grèce et se trouve être le dialecte central dans la Macédoine actuellement sous la domination serbe.

D'où vient cette préférence à l'égard du dialecte de Bitolia et Prilep, au préjudice de ceux du Sud-Ouest qui forment la majorité (Kostour, Voden, Salonique, Démir-Hissar et Sérès)? Selon toute probabilité, parce que les dialectes bulgares de l'ouest sont en général un peu plus différents de la langue littéraire bulgare moderne à la base de laquelle ont été pris les dialectes de l'Est. Il fallait donc essayer d'éloigner les populations «slavophones» non seulement par l'écriture, mais aussi par la langue des dangereux bulgares de l'Est! On serait porté à penser que le gouvernement grec aurait songé à créer une toute nouvelle langue littéraire, spécialement macédonienne, afin d'arracher ainsi encore plus ses sujets «slavophones» à l'influence bulgare, au risque de nourrir dans ses frontières un séparatisme macédonien des plus dangereux pour la Grèce.

Mais tout cela aurait été en vain. Même s'il l'avait désiré, le gouvernement grec ne pouvait réussir. Les langues nationales littéraires modernes ne se sont pas formées artificiellement. Elles sont le fruit d'un

long développement, le résultat d'une vraie lutte entre différents dialectes, des compromis mutuels et de la création personnelle des grands poètes et prosateurs. On sait fort bien que la langue bulgare littéraire contemporaine n'a également pas été créée en un seul jour. Presque jusqu'au milieu du siècle dernier la question resta ouverte: quel groupe dialectique aura le dessus, celui de l'Est ou de l'Ouest? Le berceau de notre Renaissance se trouvait dans la Macédoine du centre et du nord, c'est pourquoi les premiers temps ce furent les dialectes bulgares de l'Ouest qui dominaient dans la littérature. Mais bientôt le cours de notre instruction fut changé et dirigé du Sud au Nord, de l'Hellade vers la Russie. Aussi grâce au fait que presque tous nos grands écrivains dès le milieu du siècle passé étaient des Bulgares de l'Est, et celui que la Bulgarie du Nord et du Sud secoua le joug turc la première, il se fit naturellement que les dialectes de l'Est et du Sud eurent le dessus dans la langue littéraire.

Les auteurs de l'«Abécédaire» qui doivent connaître tant soit peu le dialecte de Bitolia—Prilep n'ont qu'à lire quelques articles de l'évêque macédonien Parthény Zografsky (1818—1876) dans la Revue «Balgarski Knijitzi» (qui paraissait vers l'an 50 du siècle passé, à Constantinople) pour se persuader de la chose. Parthény lutte

avec persistance pour l'hégémonie des dialectes bulgares de l'Ouest. Bien plus: en l'an 1868—69 l'éthnographe Chapkarev édita une série de manuels scolaires en dialecte de l'Ouest. Mais ni l'évêque, ni l'éthnographe ne réussirent. Le premier parce qu'alors, il n'y avait pas de grands écrivains pour imposer ces dialectes de l'Ouest par leurs œuvres, — le second parce que l'unité de la langue s'était faite déjà par suite de l'unité nationale.

Du reste les Grecs ont également connus des luttes semblables, autrement violentes et qui durent encore. Les étudiants de l'Université d'Athènes n'ont-ils pas naguère soulevé une vraie émeute contre la traduction des livres saints en langue populaire grecque ?

III.

Et maintenant beaucoup de personnes chez nous se posent une autre question, à savoir: si les Grecs forcent les minorités bulgares à se servir de l'alphabet latin pour leur instruction, qu'advierait-il des livres de liturgie? Faudra-t-il les traduire également en dialecte de Bitolia — Prilep et les imprimer en caractères latins? Et où prendrait-on dès maintenant des prêtres «slavophones» qui sauraient se servir de l'alphabet latin?

A ces questions troublantes les autorités officielles grecques n'ont rien répondu,

parce qu'elles n'y ont guère réfléchi. Elles savent bien qu'au fond il s'agit d'un simple bluff.

C'est pourquoi de notre côté, tout en protestant énergiquement, il ne faut pas répondre par des représailles. Quelqu'un chez nous avait proposé d'introduire pour nos minorités «hellénophones» un abécédaire en alphabet cyrillien et en dialecte spécial à la Bulgarie, celui de Stanimaka par exemple. Ceci ne peut être qu'une plaisanterie. Chez nous personne ne songe sérieusement à rendre au gouvernement grec «Measure for Measure» (quoique l'indignation soit immense) car nous aurions trahi notre tolérance universellement connue envers les minorités nationales et pratiquée bien avant la fondation de la Société des Nations, depuis qu'existe un Etat bulgare. Qui ne sait que, par crainte de léser un principe sacré et provoquer un jugement défavorable du «monde civilisé», nous sommes allés dans cette voie de la tolérance quelquefois jusqu'à la nonchalance. Les écoles de langue étrangère (turque, juive, roumaine et grecque) ont toujours joui chez nous de la plus grande autonomie et ont rarement été soumises à un contrôle un peu vigilant. Pendant des années les manuels scolaires dans nos écoles grecques étaient ceux mêmes employés dans le Royaume de Grèce et contenaient souvent des jugements désagréables et offen-

sants pour le peuple bulgare. Les murs de certaines écoles grecques étaient ornés des portraits du Roi et de la Reine de Grèce. Dans les salles de classe pendaient des cartes du Royaume de Grèce. J'ai pu le constater moi-même lorsque j'étais inspecteur général au ministère de l'instruction publique.

Aujourd'hui l'insouciance, en vérité, ne va pas jusque là ! Mais notre tolérance est toujours assez grande pour ne pas recourir aux manœuvres ouvertes ou cachées de dénationalisation, chères au gouvernement grec. Gardons donc toujours notre sang-froid.

Consolons-nous en constatant qu'au lieu de nous nuire dans notre lutte pour la reconnaissance des droits des minorités bulgares en Macédoine, cet abécédaire *pourrait nous y aider d'une façon inattendue* en nous fournissant un argument de plus. — Ceci est loin d'être un paradoxe. Comme nous l'avons constaté, à la base de l'abécédaire on a mis le dialecte de Bitolia—Priep. Et bien, il suffit de connaître les particularités les plus caractéristiques des parlars bulgares pour se persuader que celui de l'«abecedar» est *un pur dialecte bulgare* et non un vague «slave» quelconque !

Déjà en 1822, le premier auteur d'une grammaire bulgare, *l'ethnographe serbe*, le célèbre Vouk Karadjitch, précisa que la langue bulgare se distingue nettement

les autres langues slaves surtout par ceci : 1) son article est placé à la fin des substantifs et des adjectifs (article post-positif, comme dans le roumain et les langues scandinaves). 2) La déclinaison fait presque entièrement défaut. Et bien il suffit d'appliquer ces principes aux dialectes macédoniens « slaves » et à celui de l'abécédaire et on verra de suite qu'il est purement bulgare. De cette façon une édition officielle grecque vient prouver que *les dialectes macédoniens ne sont pas en tous les cas des dialectes serbes*. Après cette preuve péremptoire, le nom que la Grèce officielle donne à la population bulgare dans ses limites n'a aucune valeur.

La langue de l'abécédaire est donc bien bulgare.



Pendant que je me livrais à l'examen de l'abécédaire et de son chapitre consacré à la lecture, j'eus tout à coup le sentiment de me trouver en présence de quelque chose de très vieux et de très connu.

En effet, il y a plus de 150 ans (vers 1760—70) encore avant la Révolution française, un prêtre roumain (Koutzovalaque) de la Macédoine, Hadji Danaïl, fit paraître dans la ville, alors prospère, de Moskopol (actuellement petit village du district de Kortcha) et qui fut détruite quelque temps après, — un livre intitulé: *Елѣзѣвъ*.

κὴ διδασκαλία, qui contenait un vocabulaire de la langue populaire grecque, bulgare et albanaise.

Ce vocabulaire fut réimprimé en 1802 à Venise et en 1814 le savant voyageur anglais William Martin Leake à son tour le réimprima presque en entier dans son livre «*Researches in Greece*» (p. 381—402).

Hadji Danaïl n'ayant pas à sa disposition dans l'imprimerie de Moskopol de caractères slaves et peut-être ne connaissant pas même l'alphabet cyrillien, a rendu le texte bulgare (ainsi que le roumain et l'albanais) en caractères grecs.

Par contre Leake transcrit dans son extrait le texte bulgare en caractères latins, c'est pourquoi cet extrait nous rappelle précisément l'avorton pédagogique de Messieurs Papazahariou et Cie.

Les tendances—mêmes du vocabulaire de Hadji Danaïl et ceux de l'abécédaire sont identiques. La différence consiste seulement en ceci que le bon prêtre de Moskopol est beaucoup plus franc. Pour lui il n'existe pas en Macédoine de «slavophones». Il n'y a que des Bulgares. Et cela, il le constate déjà il y a 150 ans !

Aussi Hadji Danaïl invite-t-il simplement, sans ruser aucunement, (dans une invocation poétique de son avant propos) tous les albanais, les roumains, les bulgares et les autres ἀλλογλώσσοι, à devenir

des grecs et à abandonner leurs langues barbares:

«Albanais, roumains, bulgares, étrangers,
réjouissez-vous!

«Et préparez-vous tous à devenir des grecs.

«Rejetez votre langue barbare et vos coutumes

«Avec le temps elles seront comme une
fable pour vos descendants...

«Exercez bien la langue grecque...

«En l'usant dans vos métiers différents.

«Et dans toutes vos affaires commerciales

«Jeunes gens, bulgares, salut! albanais et
roumains aussi.

«Réveillez-vous de votre sommeil de l'ignorance

«*Apprenez la langue grecque, mère de la
sagesse*».

Voilà comment s'adresse à la fin du XVIII-e siècle le prêtre Danaïl à toutes les nationalités de la Macédoine en indiquant également en passant l'utilité pratique de la langue grecque dans leurs entreprises commerciales.

C'est clair et si vous voulez, tentant au point de vue matériel! Nous sommes loin de la manière actuelle du ministère de l'instruction publique grecque, quoique le but poursuivi soit le même. Et on se demande involontairement avec Beaumarchais: «qui trompe-t-on ici?». Pas les bulgares à coup sûr! Si la Société des Nations est assez naïve, au point de ne pas sentir

toute cette fausseté, — tant pis pour elle (et pour nous). En ce cas l'espoir et la confiance en elle chez les petits peuples lésés et offensés n'en seront pas renforcés, ni la foi en sa puissance de faire triompher dans le monde l'équité. Mais je suis persuadé que la Société des Nations est loin d'être composée de gens aussi naïfs. *Surtout après le pacte de Locarno, elle sera forcée de prendre des mesures efficaces pour une véritable protection des minorités. C'est l'unique voie pour garantir la paix de l'Europe.*

Mais si on ne donne pas satisfaction aux minorités nationales, rien ne pourra étouffer ni leurs gémissements, ni leurs cris et il y aura toujours des irrédentismes plus ou moins dangereux pour cette Europe-là. Aucun désarmement ne fera disparaître les aspirations légitimes de ces minorités, le désir ardent de rejeter un joug odieux.

Quant à leur crainte que, dès que les populations bulgares dans les limites de leurs Etats auront l'autonomie scolaire et religieuse elles tendront à s'unir irrésistiblement au Royaume bulgare, — il n'y a qu'une seule réponse à faire à ceci: qu'ils fassent que les bulgares dans les limites de leurs états, se sentent au moins aussi heureux qu'ils le sont dans le Royaume bulgare et les tendances centrifuges vont cesser.

En Suisse vivent paisiblement côte à côte des fragments de trois grandes nations et

pas un ne songe à quitter l'idéale république démocratique.

De même le macédonien, tout en restant bulgare peut devenir un bon citoyen à condition qu'on lui accorde les droits légitimes, prévus par les traités — et vraiment minimes — d'une autonomie scolaire et religieuse. Mais dans tous les cas qu'on ne lui élabore pas dans un but caché des abécédaires absurdes !

Janvier, 1926.

